

# ANTIRESSE

N° 413 | 29.10.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

## Quand la vérité devient multipolaire (2)

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

## Choses déjà vues et choses sans précédent

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

## L'amour aux temps du choléra

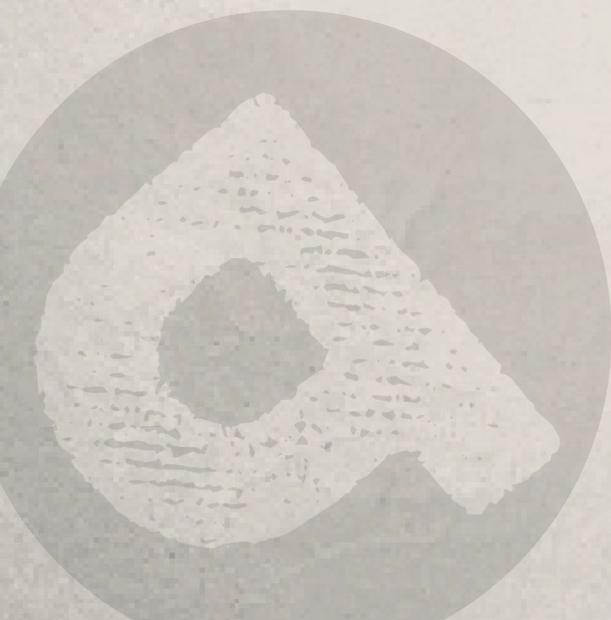
PASSAGER CLANDESTIN: SVEN BENGSSON

## Le tigre suédois

ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

## ORWELL, George

*Chroniques de la vie humaine  
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Quand la vérité devient multipolaire (2)

**N**OUS AVONS ÉTÉ ÉLEVÉS DANS L'IDÉE QUE LA RÉALITÉ ÉTAIT UNE ET LA MÊME POUR TOUS. MAIS CETTE IDÉE ÉTAIT IMPOSÉE PAR LA DOMINATION SCIENTIFIQUE, CULTURELLE ET MILITAIRE OCCIDENTALE. AVEC LA FIN DE CETTE DOMINATION, LE DÉSACCORD NE SE LIMITE PLUS À LA QUESTION DE SAVOIR CE QUI EST BIEN ET CE QUI EST MAL. IL PORTE AUSSI SUR CE QUI EST ET CE QUI N'EST PAS...

Depuis le milieu du siècle dernier, l'Occident détenait une sorte de monopole du réel. Le récit des événements qui jouissait d'un consensus parmi les médias occidentaux tenait lieu de vérité planétaire et ceux qui le contestaient étaient taxés de révisionnistes ou de théoriciens du complot. Certains de ces contre-narrateurs ont dû se réfugier hors du territoire «démocratique»: tel Thierry Meyssan, qui passa des années à sillonner le Proche-Orient. Sans opposition notable et, encore une fois, sans

étonnement — en particulier du milieu scientifique et académique —, des récits événementiels ont été *brevetés* et placés sous protection de la loi. On pense évidemment à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, mais pas seulement. La contestation du récit officiel du massacre de Srebrenica, en 1995, si documentée qu'elle soit(1), peut vous valoir des poursuites, ainsi qu'une très honorable revue vaudoise s'en est aperçue à sa grande surprise, voici quelques années. La criminalisation de la

curiosité permet d'entretenir une représentation du monde simplifiée, contrastée et politiquement opportune. C'est un aspect central de l'hypernormalisation de la société occidentale (voir [AP101](#) et [AP102](#)). C'est aussi, du point de vue des principes de la civilisation moderne, une régression par rapport à l'ère rationaliste. On prétendait dire le réel *en soi*, on s'est replié sur des mythes. Et cette mythologisation, à la différence du processus similaire déployé dans les systèmes totalitaires, est organique et inconsciente — en plus d'être appuyée, ces derniers temps, par l'appareil de répression judiciaire et policier. Les institutions médiatiques et académiques se sont chargées de lui donner un vernis de rationalité, tout en veillant à identifier et censurer les déviations.

C'est ainsi que l'Occident collectif s'est mis dans une posture de porte-à-faux permanent vis-à-vis du reste du monde — et de lui-même — en confondant sans cesse la *vérité* avec l'*opportunité*. Le symptôme le plus tangible de ce strabisme se manifeste ces dernières décennies dans l'ineptie croissante des analyses occidentales du monde extérieur — en particulier de la Russie et de la Chine — et des actions qu'elles entraînent. N'y avait-il pas un seul économiste pour les prévenir que l'économie russe n'allait pas tomber à genoux à cause de leurs sanctions? Pas un seul stratège pour leur montrer que leurs propres arsenaux seraient épuisés bien avant que la Russie n'arrive à court de missiles?

Cette incongruité est criante, embarrassante, et tout le monde la voit — sauf bien entendu les concernés. Les dirigeants occidentaux sont les cocus de leurs propres mythes.

#### LA MURAILLE DU MENSONGE

La mémoire médiatique est aussi éphémère que les émotions des batraciens. Son éternel présent permet de construire une muraille de contrevérités de circonstance qui, une fois que le ciment a séché, paraît solide comme le roc — pour peu qu'on n'essaie pas de s'appuyer dessus. Pour qui est capable de suivre la logique d'un récit sur un an ou deux, la guerre d'Ukraine nous fournit l'exemple d'une narration mythologique de bout en bout, émaillée d'événements clefs dont la relation médiatique est à chaque fois plus discutable — dans la mesure où elle se légitime par des erreurs antérieures. Ne nous attardons pas sur la construction burlesque d'un faux rapport de forces, comme le «fantôme de Kiev» ou l'héroïque résistance de l'île aux Serpents dont la garnison s'était sagement rendue aux Russes — correspondant, sur l'autre bord, à la fable de l'armée russe démontant des machines à laver pour se procurer des processeurs ou poussant ses soldats à se battre avec des pelles. Ces bobards font partie de la part consommable et jetable de toute propagande de guerre. Arrêtons-nous un instant sur deux épisodes de cette guerre suffisamment significatifs pour entrer dans les livres d'histoire.

Nous avons signalé (voir «Boutcha, le message des brassards blancs», AP332 | 10/04/2022) les zones d'ombre du récit médiatique occidental sur la tuerie de Boutcha, survenue début avril 2022. Les Occidentaux, s'alignant sur la version ukrainienne, soutiennent que les soldats russes ont massacré des civils ukrainiens par pure malice. Les Russes accusent les services ukrainiens d'avoir liquidé des «collabos» après le retrait des forces russes de la région de Kiev subséquent à l'annonce d'un traité de paix, et d'avoir fait passer la purge pour un crime de l'ennemi. Une manière simple de trancher le dilemme serait d'analyser l'identité des victimes, que Kiev n'a jamais publiée. C'est cette liste que la Russie demande depuis un an et demi à l'ONU, en vain. Dans la conduite de la guerre côté occidental, Boutcha représente une étape, et un alibi, d'une importance stratégique. La chute de cette pièce pourrait entraîner l'effondrement de tout le dispositif.

Quelques jours après le drame, en effet, Boris Johnson débarquait à Kiev pour convaincre Zelensky de retirer la signature ukrainienne du plan de paix convenu avec Moscou. «On ne négocie pas avec les criminels de guerre»: le massacre de Boutcha a servi à diaboliser la partie russe et donc à exclure, conformément au plan de guerre des néocons, toute possibilité de paix. Comment cette escalade se serait-elle poursuivie si l'on avait établi que la Russie n'était pas coupable de ce massacre, ou

simplement mis en doute la version officielle?

De la même manière, l'enquête retentissante de Seymour Hersh sur le sabotage du gazoduc Nord Stream, publiée en février 2023, soulevait une accusation grave, susceptible de faire éclater l'unité de façade de l'OTAN(2). Selon sa reconstitution, ce cordon ombilical énergétique de l'Allemagne et de l'Europe aurait été détruit par des plongeurs spécialisés américains assistés par les Norvégiens. Pour Washington, il s'agissait à la fois de briser irréparablement l'alliance énergétique germano-russe et d'arrimer les satellites est-européens aux fournitures énergétiques, beaucoup plus onéreuses, des États-Unis. Seymour Hersh est, à bientôt 90 ans, le journaliste d'enquête le plus renommé au monde. Sa première grande enquête, sur le massacre de civils à My Lai, au Vietnam, lui a ouvert la porte des plus grandes rédactions, même si, au bout du compte, elle n'a pas entraîné davantage de remises en question aux États-Unis que les révélations de Julian Assange au sujet de la guerre en Irak(3). Hersh a publié son dossier Nord Stream sur son propre profil Substack. Les journaux du *mainstream*, en 2023, n'avaient plus les épaules pour endosser des charges aussi lourdes. Leur réaction consista d'abord à ignorer l'enquête de Hersh jusqu'à ce qu'elle devînt incontournable par son écho international. Puis à lui opposer des histoires abracadabrantes de commandos du dimanche sur un yacht affrété

par des millionnaires — avant de se rabattre sur une fumeuse «piste ukrainienne» (l'Ukraine étant à son insu le fusible universel de l'empire américain).

Face à cette polémique, le gouvernement allemand, premier lésé, aurait dû être le premier à demander une enquête internationale. Mais le chancelier Scholz s'est piteusement tu. C'est la Russie qui, fin mars, l'a réclamée au Conseil de sécurité de l'ONU. Le gouvernement Biden, comme dans le cas de l'hôpital de Gaza ces derniers jours, a jugé qu'une telle enquête n'était pas nécessaire et ses satellites n'y ont vu aucune objection.

### LE GRAND FOSSÉ

Le massacre de Boutcha est un crime comparable à celui de My Lai. Comme ce dernier, il va sans doute entrer dans les manuels d'histoire. Avec cependant une différence fondamentale. Le monde entier est d'accord sur ce qui s'est passé à My Lai. Sur les événements liés à l'Ukraine, et davantage encore ceux de Terre Sainte, plus aucun consensus ne semble possible. L'humanité retiendra, en gros, deux chroniques de l'an 2023. Celle valable dans les pays du bloc atlantique étendus à l'Australie, la Nouvelle-Zélande et, peut-être, le Japon. Et celle du reste du monde, reprenant à des degrés divers le récit russe sur l'Ukraine et le récit arabe sur la Terre Sainte.

Il ne s'agit pas d'affirmer ici que le récit majoritaire (c'est-à-dire russe et arabe) sur les événements

du temps correspond à la vérité. Il comporte lui aussi ses occultations et ses partis pris. Ce qu'il m'importe de souligner, c'est qu'il n'y aura bientôt plus aucun consensus possible sur les réalités fondamentales qui déterminent notre destin. La rupture physique des communications et la fragmentation de l'internet en zones étanches en seront une suite logique.

Un autre élément me paraît ici essentiel. C'est que le récit «russe» sur l'Ukraine ou «arabe» sur la Terre Sainte (dont le secrétaire général des Nations Unies s'est lui-même fait l'écho, au grand scandale des Américains et des Israéliens) est partagé par des aires culturelles, linguistiques et religieuses très diverses. Le récit «occidental» s'impose au contraire dans un espace de plus en plus homogène. La réalité de l'Occident, qui se rêve encore comme un modèle de pluralisme et d'ouverture d'esprit, se résume pour l'essentiel en une *hypernormalisation* accélérée par la centralisation des sources d'information, le nivellement des points de vue et la traque aux divergents. La censure et les campagnes de dénonciation s'installent comme des moyens ordinaires de défense de la «démocratie» ultralibérale(4). Rien de plus dangereux, vous explique-t-on, pour la liberté d'expression que la liberté d'expression. Le pluralisme intrépide de la presse israélienne demeure dans cet océan de conformisme un contre-exemple ironique.

La grisaille monotone de ce tableau contraste violemment avec la cacophonie de certains réseaux

sociaux, essentiellement Twitter, mais aussi avec la vitalité du journalisme indépendant anglo-saxon — incarné par des figures comme Tucker Carlson, Glenn Greenwald ou Matt Taibbi — dont l'audience décline souvent les médias traditionnels à bout de souffle et menace de priver le pouvoir de ses leviers de contrôle. La récente polémique entre le patron de Twitter/X et la Commission européenne offre un résumé éloquent de cette fracture interne au monde occidental. Lassé des menaces du préposé européen à la censure, Elon Musk a lâché une bombe en révélant le partenariat de l'UE avec une instance notoire de fact-checking, NewsGuard, qu'il qualifie d'«arnaque». Celle-ci aurait notamment travaillé avec l'administration européenne sur son projet de code de censure. NewsGuard est une pure et simple émanation de l'État profond, ainsi que son *board* de conseillers en atteste. On y trouve notamment un ex-directeur de la CIA et un ex-secrétaire général de l'OTAN. Entre autres choses, NewsGuard a distribué des cartons rouges, afin de les discréditer, aux sources montrant que le Maïdan de Kiev en 2014 était un coup d'État soutenu par les États-Unis, ce qui est une plate évidence. Le *fact checking*, qui prétend assainir et moraliser toute l'information publique, est la Sainte Inquisition de la médiasphère occidentale. On identifie très aisément son idéologie et ses commanditaires en repérant les informations fausses et tendancieuses qu'il ne «fact-

checke» jamais. Ce n'est rien de plus qu'un levier de censure, dont l'action ne fait qu'exacerber jusqu'à la caricature le nivellement décrit plus haut. De telles instances n'existent pas dans le reste du monde, en tout cas pas à un niveau transnational. C'est une différence essentielle entre les deux mondes en cours d'élaboration. D'un côté, l'ancien empire global, déchu de son trône, mais poussant à la caricature toutes ses habitudes hégémoniques comme les vieilles actrices se font replâtrer jusqu'à la boursoflure en essayant de conjurer la mort. De l'autre, un monde décentré, mais provisoirement rallié autour d'un dénominateur commun: l'opposition à l'Occident.

#### LA DÉRIVE DES CONTINENTS

Alexandre Douguine, dans un article récent, s'efforce de conceptualiser cet éclatement de la réalité, portant le thème de la guerre informationnelle à un tout autre niveau. En parallèle aux conflits militaires, selon lui, «plusieurs versions de la réalité s'affrontent de plus en plus ouvertement». Le modèle du matérialisme classique, supposant qu'il n'existe qu'une réalité unique dont les interprétations diffèrent, est périmé.

«La réalité elle-même — comme l'ont montré les phénoménologues et les structuralistes — est un produit de la conscience humaine. Il n'y a pas de réalité en dehors de celle-ci...»

Je fais partie des gens qui — tel un C. S. Lewis — croient que la réalité

existe en dehors de notre conscience, même si celle-ci l'interprète nécessairement. Malheureusement, pour Douguine, ce *consensus sur le réel* a été détruit par l'abus qu'en a fait l'Occident pour imposer ses vues de manière dictatoriale et quasi théologique :

« Dans un monde globaliste unipolaire, une seule conscience est reconnue par défaut : la conscience libérale et occidentale. C'est cette conscience qui construit la réalité — non seulement ce qui est bon et ce qui est mauvais, mais aussi ce qui est et ce qui n'est pas. »

Mais ce monde-là est fini. La réalité elle-même, du même coup, devient « polycentrique ». Ce qui affecte le statut même de l'information chargée de la *dire* :

« L'information constitue ce que nous percevons comme étant. C'est pourquoi ce ne sont ni les militaires ni les journalistes qui doivent être au centre de la guerre de l'information, mais avant tout les philosophes. La souveraineté est avant tout une question mentale. Le souverain est celui qui est le sujet indépendant et final de la construction de la réalité. »

Je ne sais pas si Douguine approuve entièrement ce subjectivisme extrême, mais il exprime ici

une évolution possible des mondes. Ce peut être la fin de l'universalisme, le renoncement à un fond de compréhension commun surmontant tous les partages de l'humanité. Mais ce peut être aussi — plus vraisemblablement — le cordon sanitaire que le *reste du monde* est en train de tracer autour d'un Occident devenu fou.

#### NOTES

1. Voir par exemple le livre collectif *The Srebrenica Massacre. Évidence, Context, Politics* disponible en libre accès sur l'excellent site *Swiss Policy Research*. Ou encore ce compte rendu du livre (en allemand) d'Alexander Dorin, *Srebrenica, histoire d'un racisme présentable* qualifiant ces événements de « mythe occidental ». L'auteur de ce livre, citoyen helvétique, a été persécuté et incarcéré en Suisse sous un prétexte secondaire.
2. Voir « Veillée d'armes », AP376 | 12/02/2023.
3. « L'enquête de Hersh a révélé que le gouvernement américain avait massacré entre 347 et 504 personnes non armées, appelées « Orientaux » dans l'acte d'accusation officiel. Une seule personne, Calley, a été condamnée pour ces crimes. Il a fini par purger seulement trois ans et demi en résidence surveillée. »
4. Ceci déborde jusque dans les relations diplomatiques avec le monde extérieur. Ainsi le secrétaire d'État Blinken exigeant carrément du Premier ministre qatari de censurer la chaîne Al-Jazeera.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Choses déjà vues et choses sans précédent

**C**E N'EST QU'AU DÉBUT DU CRÉPUSCULE QUE LA CHOUETTE DE MINERVE PREND SON ENVOL, DISAIT HEGEL. SI L'EXPRESSION VOUS PARAÎT OBSCURE, VOICI DE QUOI L'EXPLICITER.

Il y a deux lectures possibles des événements en cours. On peut d'abord essayer de les banaliser en invoquant des précédents. C'est l'éternel retour du même. On parle de la civilisation qui part en petits morceaux, avec son corollaire: l'«ensauvagement», le retour à l'état barbare, etc. Les instincts animaux enfouis en nous refont surface. Etc. C'est une première lecture. À l'opposé, on peut aussi dire que ce qui vient de se passer est complètement inédit. Il n'y a pas de précédents, par exemple, aux scènes qui se sont produites le 7 octobre en

Israël à proximité de la bande de Gaza. Même l'État islamique n'était jamais allé aussi loin. Seul l'attentat du Bataclan à Paris en 2015 pourrait peut-être constituer un précédent: mais le nombre des victimes est ici beaucoup plus important.

Dans son édition du 22 octobre dernier, le *Figaro* cite l'officier israélien en charge de l'identification des victimes et de la préparation des corps en vue de leurs funérailles: «Nous avons trouvé des corps sans mains, sans jambes, leurs parties génitales mutilées, et aussi des visages dont les yeux avaient été

perforés». Et l'une de ses adjointes: «Je suis une fille de rescapés de la Shoah, et j'ai grandi ici dans le récit des camps. Un membre de ma famille a été enrôlé de force dans les Sonderkommandos, ces groupes de condamnés à mort qui devaient retirer les cadavres des fours crématoires. Jusqu'au 7 octobre, je pensais qu'il n'y avait pas de sort plus terrible. Mais ce dont nous sommes témoins actuellement est encore pire». On retiendra en particulier la dernière phrase. Il n'y a effectivement pas de précédent à ce qui s'est passé le 7 octobre dernier à proximité de la bande de Gaza.

#### LE SUD CONTRE L'OUEST

Si l'on essaye de prendre une vue d'ensemble des événements qui ont dominé l'actualité de ces dernières semaines, on pourrait avancer deux propositions. La première est qu'ils forment un tout. On ne peut pas, par exemple, séparer ce qui se passe à l'heure actuelle au Proche-Orient (pas seulement d'ailleurs sur les frontières de l'État d'Israël, mais dans l'ensemble de la région), de ce qui se passe ici même en Europe, avec en particulier la détérioration de la situation sécuritaire, la montée du péril islamiste et l'accroissement des tensions liées à l'immigration. Le conflit israélo-palestinien a certes ses caractéristiques propres, mais comme nous l'avons relevé dans notre précédente chronique il s'inscrit également dans un contexte élargi, celui des rapports entre l'Occident et le monde musulman, on

pourrait même dire: entre l'Occident et le Sud pris globalement. Ce n'est plus ici une confrontation est-ouest, comme à l'époque de la guerre froide, mais bien sud-ouest.

Israël n'est rien d'autre à cet égard qu'un poste avancé de l'Occident à l'intérieur du Sud. Mais la réciproque existe aussi: le Sud est de son côté bien implanté en Occident, sous la forme du multiculturalisme. Cette double imbrication est génératrice de conflits qu'on s'est efforcé pendant des décennies d'ignorer ou en tout cas de minimiser, mais qui nous reviennent aujourd'hui en pleine figure. Les gouvernements israéliens successifs, et en particulier l'actuel, n'ont jamais voulu s'occuper sérieusement du problème palestinien, pour essayer de lui apporter une solution acceptable pour tous. Celui-ci n'a fait dès lors au fil du temps que s'envenimer, au point d'apparaître aujourd'hui comme insoluble. Mais les États européens n'ont pas fait beaucoup mieux, avec leur politique migratoire complètement irresponsable dont ils doivent aujourd'hui gérer les conséquences, comme on le voit un peu partout: en premier lieu bien sûr en France (au bord de la guerre civile), mais aussi en Belgique, en Suède et même maintenant en Allemagne.

L'État d'Israël se bat aujourd'hui pour sa survie, mais ce pourrait très bien être un jour le cas des États européens eux-mêmes: sauf qu'ils y sont bien moins préparés que l'État d'Israël. Très peu d'Européens en sont seulement conscients. Ce n'est

qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son envol, disait Hegel.

Cette première proposition en amène une seconde, qui est que tous ces événements interagissent étroitement entre eux et sont donc avant tout à comprendre *les uns par les autres*. On imite l'autre, ou alors on en prend le contre-pied. En Occident, les autorités déconstruisent la polarité homme-femme, allant même, comme on sait, jusqu'à ouvrir les écoles à la propagande transgenre. À partir de là, il ne faut pas s'étonner si certaines contre-tendances se font jour ailleurs sur la planète, avec les mêmes excès, mais dans l'autre sens: les extrêmes se nourrissant l'un l'autre. On en a un exemple avec le régime afghan actuel, qui se pense lui-même comme prenant le contre-pied de l'Occident dépravé. On est très au-delà ici du simple patriarcat. C'est un patriarcat *idéologisé*, où l'important est d'être logique avec soi-même, en allant jusqu'au bout de ses propres prémisses, à l'instar de ce qui se passe en Occident avec l'idéologie du genre, mais à l'envers. Toutes les significations sont retournées. Je ne dirais pas que cela n'a rien à voir avec l'islam, mais l'islam sert ici surtout de prétexte. *L'islamisme a beaucoup moins à voir avec l'islam qu'avec l'Occident, dont il est l'image*

*inversée*. Jamais dans le passé les femmes n'ont été traitées (et maltraitées) comme elles le sont aujourd'hui en Afghanistan.

Bref, les interactions dans l'espace l'emportent sur la continuité dans le temps; la synchronie sur la diachronie. En 2018, un texte de rap avait été écrit qui disait ceci: «Je rentre dans les crèches, je tue des bébés blancs, attrapez-les vite et pendez leurs parents, écartelez-les pour passer le temps, divertir les enfants noirs de tout âge, petits et grands. Fouettez-les fort. Fouettez-les franchement, que ça pue la mort, que ça pisse le sang». L'auteur avait été condamné en France à 5000 euros d'amende avec sursis pour incitation au crime, avant que ce jugement ne soit cassé en appel pour vice de forme. Comme, paraît-il, il est interdit de commenter une décision de justice, on s'abstiendra ici de le faire. Mais le texte lui-même est intéressant. Il n'y a pas eu de passage à l'acte, mais les mots se suffisent à eux-mêmes. À nouveau, deux lectures sont possibles. On pourrait dire d'abord: ces choses-là ont toujours existé, cela dort dans l'inconscient individuel (ou collectif), de temps à autre ça se réveille. On invoquera aussi la Seconde Guerre mondiale. Voilà, tout cela est de retour. C'est la même chose, mais

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

**Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.**

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

sous une autre forme (*eadem sed aliter*). Etc.

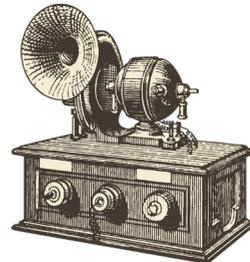
#### QUAND LE MAL S'EXHIBE

Ou alors on dit: c'est un trait d'époque. Personnellement, je pencherais plutôt de ce côté-là. Je ne dirais pas que tout, dans le monde actuel, est complètement nouveau. Il y a beaucoup de survivances du monde ancien. Je viens de me référer à la propagande transgenre dans les écoles. À certains égards, c'est une survivance du XXe siècle. Le but est de transformer la nature, y compris la nature humaine, et pour cela de recourir aux technologies de pointe, étant admis une fois pour toutes que tout ce qu'on est capable de faire, on le fait. La castration a évidemment aussi une dimension criminelle, mais qui prétendrait que les technologies de pointe n'en aient aucune? La Deuxième Guerre mondiale elle-même et les massacres de masse qui l'ont accompagnée ont souvent été mis en lien avec la civilisation technique: certains allant même jusqu'à dire qu'ils en étaient le point d'aboutissement.

D'une certaine manière, ils le sont. Aujourd'hui comme hier, on ne se méfiera jamais assez de la technique.

Mais on parle ici d'autre chose. Comme l'a montré Hannah Arendt dans son livre sur Eichmann, la Shoah a été l'œuvre de bureaucrates glacés obéissant aux ordres de leur hiérarchie, dans le cadre d'un plan préétabli. En l'espèce, il en va différemment. Les passions négatives fonctionnent ici en roue libre, elles sont, il est vrai, poussées à l'extrême. Un élément, par ailleurs, doit être relevé, l'élément théâtral: «Écartelez-les pour passer le temps, divertir les enfants noirs de tout âge, petits et grands». C'est une mise en scène. On est très loin du XXe siècle, où la tendance était plutôt à la dissimulation. Le parallèle, en revanche, s'impose avec les événements du 7 octobre dernier à Gaza, qui, on le sait, ont été largement filmés pour être ensuite diffusés à grande échelle sur les réseaux sociaux. Événements qui, en ce sens, relèvent du rituel sacrificiel.

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE  
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,  
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE  
NATURELLE.  
DÉJÀ 413 SEMAINES.  
PLUTÔT RASSURANT, NON?





LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

## García Márquez: l'amour aux temps du choléra

**L'**AMOUR SE COMMANDE-T-IL? SE DÉCIDE-T-IL? A CES ÉNIGMES, LES PLUS CUISANTES D'UNE VIE HUMAINE, GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ A TENTÉ DE RÉPONDRE PAR UN ROMAN FLAMBOYANT D'UNE PASSION QUASI INSOUTENABLE.

«Réponds oui, lui dit-elle. Même si tu es morte de peur et même si tu dois t'en repentir plus tard, parce que de toute façon tu te repentirais toute ta vie d'avoir répondu non.»

*L'amour aux temps du choléra* de Gabriel García Márquez est un roman de la maturité de l'écrivain. Publié en 1985 (rappelons que *Cent ans de solitude* est paru en 1967), il ouvre la voie aux derniers jours de Simón Bolívar avec *Le général dans son labyrinthe*. Le décor caribéen est le même. Mais, tandis que *Le général dans son labyrinthe* traite de l'acharnement déses-

péré contre la mort et ce qu'elle suscite d'épouvante, *L'amour aux temps du choléra* traite de l'amour et de toute sa gamme chromatique.

### LA GAMME CHROMATIQUE DE L'AMOUR

L'idée était née d'un fait divers, plutôt sordide: deux Américains âgés de près de 80 ans se retrouvaient chaque année à Acapulco pour vivre leur amour, dans le plus grand secret. Lors d'une sortie en bateau, ils furent tués à coups de rame par le batelier. Gabo confia: «C'est par leur mort que l'histoire de leur secret a été révélé»

lée. Ils m'ont fasciné. Ils étaient tous deux mariés à quelqu'un d'autre.» Le romancier s'inspira également de l'amour impossible de ses propres parents à l'adolescence, son père étant télégraphiste, à l'instar du héros du roman, Florentino Ariza. Dans un entretien, Gabriel García Márquez indiqua : «La seule différence est que mes parents se sont mariés, et dès l'instant où ils se sont mariés, ils n'étaient plus des personnages intéressants d'un point de vue littéraire.» À la fin du XIXe siècle, dans un port des Caraïbes, un jeune et pauvre télégraphiste et une ravissante écolière se promettent un amour éternel. Sous les amandiers d'un parc, le télégraphiste, poète et violoniste, dénommé Florentino, jure un amour éternel à Fermina. Ils correspondent en secret durant trois ans. Mais le père de Fermina découvre l'idylle et s'y oppose avec une grande violence : il a de bien plus grandes ambitions pour le mariage de sa fille. Fermina est envoyée chez une cousine loin de la ville, tandis que Florentino se noie dans un désespoir mélancolique qui inquiète sa mère. Résignée, Fermina épouse Juvenal Urbino, un docteur qui a construit sa réputation sur l'épidémie de choléra, bon danseur, qui aime improviser au piano, élégant et charmeur. Florentino se réfugie dans la poésie, collectionne les aventures sexuelles, et entreprend de faire carrière dans l'entreprise de son oncle. Néanmoins, et malgré toutes ces distractions qu'il recherche pour s'étourdir, il ne parvient pas à oublier Fermina qui, de son côté, mène une routine conjugale faite de

conventions sociales, d'une réussite enviée, une prison dorée. Le roman débute sur la mort de Juvenal Urbino, à l'âge de 81 ans, une mort tout à la fois cocasse et ridicule, car, après une carrière faite de voyages en Europe et de lutte médicale contre le choléra, il tombe d'un arbre en voulant attraper leur perroquet. C'est alors que Florentino réapparaît, pour déclarer sa flamme à Fermina. Le lecteur remonte en même temps que les personnages le fil des souvenirs, et revient à ce premier amour d'adolescence, un amour pur, platonique, pudique, innocent. Cet amour est marqué par le désir de l'absence, un romantisme épistolaire et musical, puisque Florentino joue du violon dans un parc pour Fermina, celle qu'il nomme «ma déesse couronnée». Ils se rencontrent dans la silhouette, puis dans la voix : «“La seule chose que je vous demande c'est d'accepter une lettre”, lui dit-il. Ce n'était pas la voix que Fermina Daza attendait : elle était nette et révélait une maîtrise qui n'avait rien à voir avec la langueur des manières. Sans lever les yeux de l'ouvrage, elle répondit : “Je ne peux l'accepter sans la permission de mon père.”» L'histoire se passe à Carthagène des Indes, une vieille ville coloniale de la côte caraïbe de Colombie, dans laquelle Gabriel García Márquez se rendit un soir d'avril 1948, alors que la Colombie entrait dans la plus sanglante de ses guerres civiles. Il embrassa la ville les larmes aux yeux, malgré le couvre-feu, dans ses vieux palais, son horizon marin, sa cathédrale, sa nostalgie de la grande prospérité du temps des rois

d'Espagne, par son rôle de plus grand marché aux esclaves africains des Amériques. Lui-même, âgé de 21 ans, se coucha sur un banc de la place Bolívar, où il peindra ensuite Florentino, l'amoureux éconduit pendant plus de cinquante ans. Nous voyons dans le roman *Fermina* parcourir les églises, fréquenter la galerie d'arcades proche du marché aux Noirs. Il y a aussi le bureau d'écrivains publics où exerce Florentino, les vendeurs de sucreries et de poisson à la criée, les enfants qui nagent à l'entrée de la baie, les calèches, les balcons de gardénias. Carthagène des Indes, c'est aussi le Palais de l'Inquisition, devenu musée, en mémoire de cinq hérétiques brûlés. Et ses célèbres fortifications. L'époque est, pour la ville, difficile: à cause du choléra, de la fin de l'esclavage et des guerres civiles, de la misère, de la concurrence sauvage des ports voisins. Cet amour adolescent, exalté de romantisme magique, d'espoirs, de rêves d'avenir radieux, est brutalement interrompu par le père de *Fermina* qui sépare de force sa fille de Florentino, en l'éloignant géographiquement de ce télégraphiste pauvre, qui n'est nullement envisageable à ses yeux comme parti pour un mariage digne de ce nom. Cet amour romantique, platonique, idéalisé, laisse la place à un amour raisonnable, intelligent, durable: le mariage avec le docteur Urbino. Le couple acquiert sa respectabilité sociale. Il s'insère dans la haute société, voyage à Paris, a des enfants: Ils avaient parcouru le monde entier, sauf leur pays.» Le Dr Urbino est un bon parti, et un bon mari. Le

mariage est solide comme un roc, malgré les sarcasmes de la belle-mère, l'infidélité dans la fidélité, les vicissitudes de la carrière professionnelle, et cette épouvantable épidémie de choléra:

«Ils étaient comme un seul être divisé en deux. [...] Ensemble, ils avaient dépassé les incompréhensions quotidiennes, les haines instantanées, les mesquineries réciproques. [...] Ce fut l'époque où ils s'aimèrent le mieux, sans hâte et sans excès, et tous deux furent plus conscients et plus reconnaissants que jamais de leurs invraisemblables victoires sur l'adversité.»

Durant ce demi-siècle, Florentino de son côté mène une vie de séducteur acharné, explorant toutes les gammes de la sexualité, de la sensualité et de la séduction: 622 femmes! Il faut dire qu'elles apprécient sa très grande discrétion. Il cherche en chacune d'elles *Fermina*, et ne la trouve jamais. Il rencontre parfois l'éclosion de sentiments, toujours insuffisants et insatisfaisants au regard de l'amour qu'il hallucine depuis l'adolescence pour sa «déesse couronnée». Malgré sa vie de coureur de jupons invétéré, ses infidélités charnelles, sensuelles, sexuelles, ses émois, il lui reste amoureuxment fidèle. Avec *García Márquez*, les stéréotypes de l'amour apparaissent sous un jour nouveau: chaque personnage se ment sur le sujet, et cultive autant la grandeur et la beauté que la mesquinerie et la faiblesse, les aspirations spirituelles et les monotonies ordinaires, les vulnérabilités quotidiennes et les vanités matérielles. Peut-on aimer plusieurs personnes

en même temps? L'amour survit-il au temps et à l'absence, a-t-il un âge, un lieu, une limite? Se volatilise-t-il ou se renforce-t-il dans la vie matrimoniale? L'amour est-il toujours sans violence, sans haine, sans indifférence?

«Toutefois, cet après-midi-là, il se demanda, avec son infinie capacité de rêve, si une indifférence aussi acharnée n'était pas un subterfuge pour dissimuler le tourment de l'amour.»

Y a-t-il un amour sans tendresse? Avec cette fresque d'une épopée de toutes les déclinaisons de l'amour, García Márquez sublime la laideur de ce monde en décomposition, où les chairs se désagrègent sous la chaleur, le choléra, la putréfaction. «Rien en ce monde n'était plus difficile que l'amour.» Il faut dire que «des symptômes de l'amour sont identiques à ceux du choléra.» Le style est baroque, aussi bariolé que l'abondance de la faune et de la flore de la Sierra Nevada de la côte caraïbe. Derrière cette œuvre, le lecteur comprend l'importance capitale de la littérature: fixer les états d'âme, leur permettre de survivre au temps qui érode tout, tenter de les préserver toujours un peu au-delà d'une vie humaine. Et d'autres, après nous, se retrouveront dans les états d'âme des personnages, comme nous nous retrouvons dans les états d'âme des êtres du temps jadis, consignés dans la geste des poètes. L'amour se commande-t-il? Se décide-t-il? Fermina après le décès de son mari, «tenta de reconstruire par le menu le petit parc des Évangiles, les amandiers cassés et le banc où il l'avait

aimée, parce que rien n'existait plus comme autrefois. Tout avait changé, on avait emporté les arbres et leur tapis de feuilles jaunes, et à la place de la statue du héros décapité on avait édifié celle d'un autre, en uniforme, sans nom, sans date, sans rien qui la justifiait, sur un piédestal pompeux à l'intérieur duquel on avait installé les compteurs électriques du secteur. [...] C'est pourquoi, à un âge où tous deux n'avaient plus rien à attendre de la vie, la réaffirmation dramatique d'un amour qui pour elle n'avait jamais existé la prit au dépourvu.»

#### LES AMOURS ADOLESCENTES ET LES AMOURS DE VIEILLESSE

Les amours adolescentes ressemblent aux amours de vieillesse: elles sont pures. Fermina et Florentino ne pouvaient tout simplement pas traverser la vie ensemble. Car, en dehors de ces deux époques, nues, vulnérables, on se raconte des histoires, on négocie avec un quotidien, on fait des compromissions, on a des charges professionnelles, des conventions, des rôles sociaux à tenir, autant de masques, plus ou moins intelligemment portés, qui dénaturent l'innocence de l'amour.

«C'était comme s'ils avaient contourné le difficile calvaire de la vie conjugale pour aller tout droit au cœur même de l'amour. Ils vivaient en silence comme deux vieux époux échaudés par la vie, au-delà des pièges de la passion, au-delà des mensonges barbares du rêve et des mirages de la déception: au-delà de l'amour. Car ils avaient vécu ensemble assez de temps pour comprendre que

*l'amour est l'amour, en tout temps et en tout lieu, et qu'il est d'autant plus intense qu'il s'approche de la mort.»*

Et pour Florentino, qu'offrir à cette femme à qui la vie avait tout donné?

«Comme pour une ultime bataille, il dressa son plan jusque dans les moindres détails: tout devait être différent pour susciter de nouvelles curiosités, de nouvelles intrigues, de nouvelles espérances chez une femme qui avait vécu une vie entière dans la plénitude. Ce devait être un rêve débridé, capable de lui insuffler le courage qui lui manquait pour jeter à la poubelle les préjugés d'une classe dont elle n'était pas issue, mais qui, plus que de tout autre, avait fini par être sienne. Il devait lui apprendre à considérer l'amour comme un état de grâce qui n'était pas un moyen, mais bien une origine et une fin en soi.»

Il y a aussi cette retenue sur leur corps, lorsqu'ils se retrouvent à la fin du roman, dans cette navigation fluviale, sur le rio Magdalena. Cette pudeur du manque de confiance, parce que les corps sont flétris, abîmés, une pudeur si semblable à la toute première fois adolescente, où l'on se sent complexé, où l'on est maladroit, où l'on n'ose pas, où l'on est à la merci du regard de l'autre. *Que va penser l'autre de ce que mon corps est devenu...* Et Florentino qui ose lui dire: «Je suis resté vierge pour toi!» En un sens, il ne ment pas. Entre cet amour adolescent, sans les contraintes du monde matériel et du quotidien, et cet amour de vieillesse, où il n'y a plus rien à prouver, plus

d'enjeu, plus de réalisations sociales, d'ambitions professionnelles, il y a «la force de l'âge», le corps flamboyant, la conquête du monde, l'assurance acquise ou feinte, tous ces mensonges aux autres et surtout à soi-même, cet éloignement de soi, et cette vanité.

**«À L'HORIZON SE LEVAIT LE RÊVE D'AUTRES VOYAGES AVEC FLORENTINO ARIZA: DES VOYAGES FOUS, SANS BAGAGES ET SANS MONDANITÉS: DES VOYAGES D'AMOUR.»**

L'être nu, vulnérable dans la matière, démaquillé de l'hypocrisie sociale, dévêtu des responsabilités familiales et des obligations conventionnelles, dans son authenticité brute, peut enfin retrouver son unité spirituelle, sur l'eau du fleuve, qui ramène à cette symbiose originelle dans le liquide amniotique.

«Le capitaine regarda Fermina Daza et vit entre ses cils les premières lueurs d'un givre hivernal. Puis il regarda Florentino Ariza, son invincible maîtrise, son amour impavide, et fut soudain effrayé par le pressentiment tardif que plus que la mort, c'est la vie qui n'a pas de limites. "Et jusqu'à quand vous croyez qu'on va pouvoir continuer ces putains d'allées et venues?" demanda-t-il. Florentino Ariza connaissait la réponse depuis cinquante-trois ans, sept mois, onze jours et onze nuits. "Toute la vie", dit-il.»

Les cendres de García Márquez sont au cloître de la Merced de Carthagène, près du télégraphiste et de Fermina la déesse couronnée, ses personnages qui l'ont tant habité.



**PASSAGER CLANDESTIN: Sven Bengtsson**

## Le tigre suédois, ou le mutisme face à la violence

**V**OILÀ UN AN QUE LE GOUVERNEMENT SUÉDOIS EST PASSÉ À DROITE. UNE DES PROMESSES DE LA COALITION EMMENÉE PAR QUATRE PARTIS PORTAIT SUR L'ENDIGUEMENT DE LA VIOLENCE. OÙ EN EST LE ROYAUME UNE ANNÉE APRÈS? LA SITUATION A HÉLAS EMPIRÉ DE MANIÈRE DRAMATIQUE. À TEL POINT QUE L'ARMÉE A ÉTÉ APPELÉE EN RENFORT.

### **SEPTEMBRE 2023 — DOUZE VIES**

En septembre, 43 personnes sont mortes par balle ou par explosion. En 2011, on n'en comptait «que» 17, 48 en 2020, 47 en 2021 et 62 l'année passée(1). À titre indicatif, en Europe, le taux de mort par balles atteignait 1,6 mort par million d'habitants en 2021; en Suède, il était d'environ 4. Ce mois de septembre fut terrible. Le 7 septembre, Ismail Abdos, 60 ans, est abattu à Uppsala. Le 11, un adolescent (13 ans) est retrouvé sans vie avec une balle dans la tête. Il s'ap-

pelait Milo. Le jour suivant, Mogos Amanuel Tesfemariam est abattu à son tour: probablement les assassins se sont-ils trompés de cible, car il était aide-soignant et n'était pas en lien avec le milieu criminel. Le 13 septembre a lieu un échange de tirs à Stockholm: Giovanni Farias — 19 ans — y a laissé sa vie. Le 14, c'est au tour de Norrköping, Stockholm et Trollhättan de subir des tirs de balles; le même jour, un membre d'un gang, Abdullah Janabi (17 ans), est tué à Västertorp,

comté de Stockholm. Tiens, la capitale, arrêtons-nous un instant! Le 15 septembre, un attentat à la bombe est perpétré et le jour d'après, un quadragénaire est exécuté. Le 16, une bombe explose à Mölnådal. Pas de blessés ni de morts les 17, 18 et 19 septembre, pourtant les barilletts continuent à tourner. Le 21, le comp-teur se remet en marche, cette fois-ci à Sandviken: en plein jour, dans un bar, un règlement de compte ôte la vie à la cible recherchée, mais aussi à un vieil homme aveugle de 70 ans, une victime collatérale, un habitué de l'établissement. Suivent alors plusieurs attentats à la bombe: le 22 à Huddinge, le 24 à Södertälje, le 25 à Stockholm, le 26 à Linköping avec un blessé grave. Le 27, les armes à feu reprennent du service à Haninge et dans la capitale où un jeune homme de 18 ans est abattu dans un centre sportif alors que des enfants s'entraînaient au football un peu plus loin. Le 29 septembre, Fullerö (Uppsala) enregistre la douzième victime du mois; une femme de 24 ans, autre victime collatérale. Cette fois-ci, c'est une bombe qui la tue. Cette culture des armes à feu et des bombes n'est pas dans l'ADN du Suédois. La violence a certes toujours existé, mais sa nature, les armes automatiques et les explosifs, et son ampleur amènent à penser qu'elle a été importée. Si cette criminalité a commencé dans les centres urbains, Malmö, Göteborg et Stockholm, elle s'est disséminée vers des villes plus petites, Sandviken (22 000 habi-

tants), Jönköping (80 000) et Vetlanda (13 000).

#### **UNE AUTRE FORME DE VIOLENCE: LE DÉNI ET LA CENSURE**

Peu importe la couleur d'un gouvernement, il est impossible de régler un tel problème en quelques mois. Les partis de gauche — des communistes aux socio-démocrates en passant par les verts — ont été prompts à reprocher au pouvoir en place de ne pas tenir ses promesses. En réaction aux propositions de la droite de durcir la loi, peines plus lourdes, expulsions, la gauche a taxé le gouvernement de racisme. Il y a peu, une loi a été votée obligeant notamment les écoles à dénoncer des immigrés illégaux. Quelle fut la réaction des enseignants? Ils ont manifesté à Stockholm, clamant qu'ils ne respecteraient pas ladite loi. A-t-on vu des manifestations contre la violence? Non. Enfin, si. Une fois. L'année passée, des gens se sont réunis à Stockholm pour dire non à la violence. C'étaient des immigrés qui ne voulaient pas voir en Suède ce qu'ils avaient connu dans leur pays d'origine. Des Suédois de souche, il y en avait peu. Le monde des médias n'est pas en reste, surtout la télévision publique. Lorsqu'ils relatent des crimes, ils n'indiquent pas l'origine des criminels. Ce serait offensant et raciste. Les tabloïds (tel que *Expressen*) sont moins timorés. À l'université de Lund, une chercheuse, le Dr Kristina Sundquist, s'est penchée sur le profil de violeurs (les viols ont

également fortement augmenté ces dernières années). Son étude(2) a mis en évidence que la majorité des auteurs de ces actes étaient d'origine étrangère. La réaction n'a pas tardé. Un étudiant a porté plainte auprès du «Överklagande-nämnden», l'autorité suédoise de révision éthique. Depuis 2004, toute étude utilisant des données sensibles telles que l'origine ethnique d'un groupe doit obtenir son approbation. L'autorisation concerne la méthodologie de travail, mais également les résultats d'une étude. Après avoir examiné la plainte de l'étudiant, l'autorité de révision éthique a transmis la plainte au procureur de justice. À ce jour, l'affaire est encore pendante. Difficile de dire que la Suède est une démocratie lorsque la censure est institutionnalisée. Dans mon précédent article (AP357), j'avais évoqué la politique d'immigration menée par la gauche. Leur stratégie visant à compenser la perte de leur électorat historique, la classe ouvrière, par des immigrés à qui l'on aura ouvert les portes du royaume et octroyé des aides financières, semble plus que crédible. En effet, lorsqu'au parlement la droite questionne le gouvernement sortant sur sa responsabilité face à l'explosion de la violence(3), la réponse est invariablement la même: la cause ne réside pas dans l'immigration massive (en moyenne, environ 90 000 nouveaux arrivants par année depuis 2015), mais dans l'échec de l'intégration. Ce n'est pas faux. Mais, si la Suède n'a pas pu y faire face par

manque de ressources, n'aurait-elle pas dû réduire l'afflux? Au demeurant, jusqu'à l'année passée, un immigrant pouvait se faire naturaliser sans parler le suédois. Lorsque la droite a voulu changer la loi, l'opposition a estimé qu'exiger d'un étranger qu'il maîtrise la langue du pays d'accueil était «offensant».

#### COMMENT EXPLIQUER CE DÉNI?

Il est difficile d'apporter une réponse univoque. Le constat d'échec est manifeste. Si les médias officiels sont plus que mal à l'aise, c'est parce qu'ils se retrouvent sous le marteau de la population qui exprime de plus en plus, quoique peu en public, son insatisfaction. Et ils se retrouvent également sous l'enclume de la gauche qu'ils ont soutenue ou à qui ils ont obéi. Il semblerait que ce triste mois de septembre fasse bouger les lignes. Le Premier ministre a réuni le chef de la police Anders Thornberg et le chef des armées Micael Byden pour leur demander de collaborer. Il a aussi contacté tous les partis pour débattre de la situation en Suède et trouver une réponse. Il y aura peut-être un point d'inflexion où sous la pression de la violence et du mécontentement de la population, les politiciens seront amenés à prendre des mesures plus fortes. Personnellement, j'en doute. D'une part le Suédois travaille par consensus et n'a jamais été adepte de mesures draconiennes, sauf peut-être lors de la crise économique dans les années 1990. D'autre

part, la haine des anciennement communistes (Vänsterpartiet), des socio-démocrates (Socialdemokraterna) et des verts (Miljöpartiet), envers les Sverige Demokraterna, l'UDC suédoise, est tellement forte qu'ils n'ont aucun intérêt à voir le gouvernement de coalition juguler la violence. Les élections auront lieu dans trois ans, c'est après-demain.

### LE TIGRE SUÉDOIS

Il est difficile de ne pas ressentir du mépris et une forte déconnexion de la réalité de la part de journalistes et de politiciens envers les Suédois. Ils ne peuvent pas nier que la criminalité est devenue un réel problème pour le pays. Pourtant il est plus grave à leurs yeux de pointer du doigt la cause principale, c'est-à-dire admettre un fort lien entre immi-

gration massive et violence, que d'admettre leur échec. Et malheureusement, cette situation est appelée à durer aussi longtemps que le Suédois sera fidèle à lui-même. Dans sa langue, un tigre suédois — «en svensk tiger» — a deux acceptions: soit, en français, *un tigre suédois* ou *un Suédois se tait*(4).

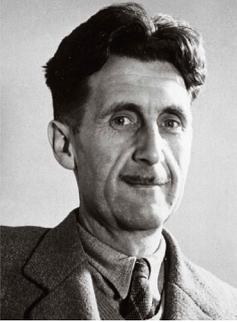
### NOTES

1. Source: BRA Brottsförebyggande rådet, organe officiel pour la prévention de la criminalité.
2. Rapport téléchargeable [ici](#).
3. La violence ne se limite pas aux règlements de comptes; les viols, les incivilités, les agressions, les vols, les déprédations et les incendies de voitures ont littéralement explosé.
4. *Tiga* signifie se taire. Au présent de l'indicatif, il se décline ainsi: *han tiger*, il se tait.

## ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME

ORWELL, George

« NOUS ALLONS VOUS PRESSER JUSQU'À CE QUE VOUS SOYEZ VIDE, PUIS NOUS VOUS REMPLIRONS DE NOUS-MÊMES ». (1984)



Eric Blair, alias George Orwell, est un chroniqueur et romancier, né le 25 juin 1903 à Motihari (Inde) et décédé le 21 janvier 1950 à Londres.

Engagé très tôt contre l'impérialisme et le colonialisme, il s'immergea dans la misère du prolétariat à Londres et Paris. Membre du syndicat national des journalistes et du Parti travailliste indépendant, il participa à la guerre d'Espagne en 1936 en devenant instructeur dans les milices du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste). À son retour, il écrivit ses *Réflexions sur la guerre d'Espagne* et *Hommage à la Catalogne*, soucieux de la vérité médiatique :

« J'ai vu rapporter de grandes batailles là où aucun combat n'avait eu lieu et un complet silence là où des centaines d'hommes avaient été tués. [...] J'ai vu les journaux de Londres débiter ces mensonges et des intellectuels zélés bâtir des constructions émotionnelles sur des événements qui n'avaient jamais eu lieu. J'ai vu, en fait, l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé, mais en fonction

de ce qui aurait dû se passer selon les diverses "lignes de parti". » (RGE).

Orwell fut abasourdi par la complicité des intellectuels de gauche occultant la liquidation systématique des anarchistes et des militants du POUM par les staliniens. Ses deux œuvres les plus connues sont *La Ferme des animaux* et 1984. Le totalitarisme y est une prise de pouvoir des intellectuels qui, niant les faits, assaisonnent la langue de mots qui vampirisent l'esprit, loin du monde ordinaire.

« LA GUERRE C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE »  
(1984).

La novlangue, idiome officiel de 1984 destiné à « diminuer le domaine de la pensée » et à servir Big Brother (le chef du Parti), qualifie ce rapt totalitaire de la langue : appauvrissement du vocabulaire, mécanisation des mots, perte de sens. Le totalitarisme contrôle l'avenir et le passé : « Si le Chef dit de tel ou tel événement "cela n'a jamais eu lieu" — eh bien, cela n'a jamais eu lieu. S'il dit que deux et deux font cinq — eh bien, deux et deux font cinq. Cette perspective me terrifie beaucoup plus que les bombes. » (RGE).

• AB

## TURBULENCES

### **MARQUE-PAGES · La semaine du 22 au 28 octobre 2023**

#### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

À l'aveugle, à la suite d'autres pays, c'est l'Afrique du Sud qui révèle son contrat avec Pfizer pour les «vaccins». Les clients — cela se confirme — ont acheté un produit dont ils ne savaient rien: ni l'efficacité, ni les réactions, ni les effets à long terme. L'arnaque s'annonce mondiale, et la Suisse n'y échappe pas. L'ampleur du scandale est telle qu'on ne sait même pas comment la prendre, dans la mesure où pendre les ministres aux réverbères n'est plus depuis longtemps dans les usages.

**Tragicomédie.** Par arrêté préfectoral le spectacle de Dieudonné à Marseille, intitulé «Sous bracelet», a été interdit. Le propriétaire de la salle a cédé aux pressions. Talonné par les policiers, l'humoriste s'est retrouvé dans la rue avec son public. Il a confirmé que son spectacle n'aurait pas lieu, mais rien ne lui interdisait de parler aux gens. Un fan a invité tout le monde chez lui. La police, venue faire appliquer un arrêté contre un événement précis, a voulu disperser encore cette soirée improvisée. La France est devenue un État policier à la sauce Beckett.

**Guerre propre.** La guerre, ça tue des hommes. Mais ça, c'est bien. La guerre pollue aussi l'environnement, et ça, c'est



mal. Greta Thunberg a une solution: les chars durables, les missiles biodégradables et les avions de combat à batteries. «Si vous utilisez des grenades, SVP utilisez des grenades véganes!» Tel quel! La pauvre gamine est manifestement tapée du ciboulot. Elle est aussi l'écolo-égérie de Davos.

**Mort par contumace.** Les troupes U. S. au Moyen-Orient sont gravement menacées. Rien que la semaine dernière, elles ont subi 13 attaques en Irak et en Syrie. Dans la base aérienne d'Al-Assad près de Bagdad, on a enregistré même une issue fatale: «un contractuel civil américain a subi une crise cardiaque mortelle en courant se mettre à l'abri pendant une alerte». En fin de compte, ce fut une... fausse alerte. Ironiquement la seule attaque fatale est celle qui n'a finalement pas eu lieu: l'employé de l'armée est sans doute mort de peur.

**Irritation.** Le président russe s'empare rarement. Mais dans ses commentaires sur la campagne de dénigrement montée en Allemagne contre l'ex-chancelier Schroeder, il a montré des signes d'un énervement exceptionnel. Son opinion sur ces procédés, il a même pris soin de l'exprimer dans un très bon allemand: «Je weiter von Schroeder, desto näher zu Anthony Rota, der Nazisten sympathisiert». La traduction est-elle nécessaire? A bon entendeur...

**Simple coquilles.** Ou: de l'avantage de l'internet pour réécrire l'histoire... Le directeur de la Sécurité de la Maison Blanche, Jake Sullivan, avait rédigé un grand article de stratégie pour la revue *Foreign Affairs*. Le numéro fut mis sous presse juste avant les événements de Gaza. Par chance, la version papier ne connaît plus désormais qu'une diffusion officielle. En effet, la version en ligne a été substantiellement

remaniée après le 7 octobre, mais il faut avoir l'original les yeux pour s'en apercevoir. On en a notamment biffé tout un collier de perles telles que celle-ci : > L'approche « disciplinée de Joe Biden libère des ressources pour d'autres priorités mondiales, réduit le risque de nouveaux conflits au Moyen-Orient et garantit la

protection des intérêts américains sur une base beaucoup plus durable.»

**Lumineux.** Et magistral: l'exposé de Dominique de Villepin sur le «piège» qu'a tendu le Hamas à Israël et à l'Occident est à voir sans faute. En coupant le son, toutefois, lors des intrusions de son intervieweuse qui se distinguent par leur hargneuse inutilité.

## Pain de méninges

### LES RENDRE COMPLICES DANS LE CRIME

Hitler savait très bien ce qu'il faisait lorsqu'il a livré les camps de concentration allemands aux pulsions déchaînées de ses troupes d'assaut. «Laissez-les tuer et massacrer», tel était le mot d'ordre. «Une fois qu'ils sont allés aussi loin avec moi, ils sont obligés d'aller jusqu'au bout.» La stratégie de criminalisation ne vise pas seulement à détruire les victimes du régime totalitaire, mais aussi à donner à l'élite des bourreaux — les gouvernants — cette vile sensation de toute-puissance qui les éloigne toujours plus de tout sentiment humain; leurs victimes deviennent des gens sans identité humaine, de simples masques parlants et des robots sans personnalité. La stratégie de criminalisation est la mobilisation systématique des passions inférieures chez les hommes, en particulier chez ceux que le dictateur doit considérer comme ses auxiliaires directs.

— Joost Meerloo, *The Rape of the Mind: The Psychology of Thought Control, Menticide, and Brainwashing* (1956), trad. SD.

# L'AUBE DU CACTUS

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

